LE ROMAN DES ROMANDS 6ème édition

dossier pédagogique

EC Aimée-Stitelmann	GE
Gymnasium Köniz-Lerbermatt	BE
Lycée Jean-Piaget	NE
Gymnase de Chamblandes	VD
Gymnasium Freudenberg	ZH
Collège Sainte-Croix	FR
ECCG de Monthey	VS
Liceo cantonale di Locarno	TI
Kantonsschule am Burggraben	SG
Gymnase de Burier	VD
CEC André-Chavanne	GE
Lycée Denis de Rougemont	NE
Gymnase de La Cité	VD
Kantonsschule Romanshorn	SG
Gymnase de Morges	VD
Liceo Cantonale di Lugano	TI
Gymnase d'Yverdon	VD
Collège de Saussure	GE
Collège St-Michel	FR
Gymnase du Bugnon	VD

Pour plus de renseignements, www.romandesromands.ch



Photo © Philippe Pache



Sonia Baechler

1) La micro biographie :
Née le 12 avril 1975 en Valais, Sonia Baechler travaille à Orbe où elle anime des ateliers d'écriture et partage son temps entre Yverdon-les-Bains et Salins.
En 2009, elle publie chez Bernard Campiche son premier livre *Minutes d'éternité*, qui retrace les différentes étapes de la vie d'une jeune femme en passant par son éducation, sa découverte de l'amour et sa rencontre avec le monde. *On dirait toi* est son deuxième livre.

2) La note de lecture du RDR :
On dirait toi, Bernard Campiche éditeur

Dès la couverture, il est question de reflets, de ceux où rôde la Chenegauda, être fantomatique, légendaire et furtif : à la dérobée, elle joue en miroir ce que le départ de la terre natale peut porter de mystère. Etre à peine là, s'absenter en même temps que l'on se signale, c'est le lot des esprits ; mais partir pour de bon, quelle affaire : « A regarder de près, mon inventaire était déjà bien chargé. J'avais une arrière-grand-mère bonne soeur, des tas de parents ivrognes et des vignes. Ca faisait un sacré héritage. ». L'alcool s'immisce, avec l'évidence et les soucis d'une tradition, entre l'arbre généalogique et les lieux signés de mémoire et de racines. « Car dans la Vallée courait le Nectar. Le Nectar qui partait en vapeur dans les guérites, endormait les parents des parents, les familles, les amis, le bon peuple et quiconque cherchait à contourner les drames. Il faut boire ce que nous pouvons d'heureux (...) ». Les chapitres découpent bien le cours de cette écriture fluide qui capte et entraine l'air de rien dans cette belle évocation du pays qui retient, qui empêche l'expatriation comme un exode impossible, l'exil injustifiable. Et pourtant la tentation... A l'orée de la route, « L'histoire est écrite là. La fin, le début, tout. Mais je ne sais pas encore lire. Tu n'es pas facile à lire comme sourire ».
Etienne Coq

3) L'article de *Blogres, le blog d'écrivains* :

Avec *On dirait toi*, la belle Sonia Baechler propose un roman ample, qui couvre plusieurs générations, de l'arrière-grand-mère à la narratrice. En même temps qu'une recherche sur le passé, elle offre le portrait d'un canton qui ressemble à s'y méprendre au Valais.
Un canton plein de personnages pittoresques, sur lequel la religion met sa marque. « Aux branches de mon arbre généalogique se balancent des curés défroqués, des bonnes sœurs, des sages-femmes, des juges, des violonistes, des travestis, des consacrés, des alcooliques, des vieux fous, des suicidés, des immolés, des paumés. »
Beaucoup de monde pour une quête des racines qui mène la narratrice sur la piste de Marie-Adèle et de son destin exemplaire de femme, dans une vallée conservatrice, à la fin du XIXe et au début du XXe. À cette vie redécouverte, retracée, se mêlent les questions de la narratrice, qui scrute le portrait de cette arrière-grand-mère en qui elle se reconnaît. Sa recherche en miroir la pousse à s'interroger sur son identité propre, sur son parcours, et sur le lien qui la noue à la vallée des origines.
Le projet est englobant, le texte ambitieux. Sa charpente est faite par les poutres de thèmes récurrents : l'ici et ailleurs, le départ, l'enracinement, la femme et la tradition, la lignée. Une recherche constante de littérature se perçoit dans le livre, qui se présente tout à la fois comme une chronique familiale, un roman, une analyse du Valais, un récit singulier et collectif.
Cette variété a les défauts de ses qualités : de petits problèmes de vraisemblance narratologique. Petites inconséquences que ne remarqueront que les esprits vétilleux comme le mien. Le point fort de cet ouvrage est ailleurs. Dans une analyse fine, en profondeur, du Valais dont Sonia Baechler comprend et retrace bien les ressorts : une machine qui enferme, aimée par ceux qu'elle emprisonne.
Alain Bagnoud



Sonia Baechler à 17 ans

4) La nouvelle inédite :
(titre)
Le miroir

(texte)
Quand j'avais 17 ans, j'avais dans ma chambre un miroir

Je jouais de la guitare, une guitare folk achetée à mon retour d'Irlande avec le peu de sous qui me restait. « Dirty old town » assise sur mon balcon, à rêver mon indépendance et à me dire que je ne voulais pas grandir. Au fond de moi, comme une peur, comme une impatience, qui à la fois me retenait et me poussait dans la rue.

J'avais décidé, devant mon miroir, que je partirais seule avec mon sac de cuir et ma veste en daim. Une veste usée jusqu'à la moelle, que je ne quittais pas. La veste que portait mon père à son mariage. Je devais prendre le train de nuit jusqu'à Florence, apprendre la poésie, celle qui ne se dissèque pas dans les cours de français, laisser de côté pour un temps les mots trop savants, trop grands, trop longs, trop vides. Je me souviens avoir crié sur le quai de la gare. Folie ! Mes 17 ans…

Je voyageais quand j'avais 17 ans. Mais partout où j'allais, je me sentais nue. Nue devant mon miroir, nue derrière ma guitare, nue dedans et nue dans les rues. J'avais 17 ans et pas de vêtement. Juste ma peau et ma veste en daim pour garder encore contre moi quelques morceaux d'enfance.

Il y avait tous ces mots dans ma tête, et, devant mon miroir, cette question qui allait et venait : qui suis-je, moi, dans tout ce bruit ? A mon grand-père qui veillait derrière sa fenêtre sur ma chasteté, à la bonne sœur qui nous dessinait sur le tableau noir les périodes « plus » et les périodes « moins » d'après la méthode de contraception naturelle, j'ai récité : « Je suis comme je suis, Je suis faite comme ça, Quand j'ai envie de rire, Oui je ris aux éclats, J'aime celui que j'aime, Est-ce ma faute à moi, Si ce n'est pas le même, Que j'aime chaque fois… ». Avec Jacques-Prévert je me suis persuadée : « Je suis comme je suis ».

Une actrice, une fabulatrice, une folle, une menteuse ?

Devant mon miroir, j'ai joué Juliette. Je suis morte des dizaines de fois par jour. Je me suis regardée tomber, sur le côté droit, sur le gauche, la tête sur un lit, le couteau planté dans le cœur ou plus légère. J'ai fait les quatre cent coups. J'ai imaginé m'enfuir, partir pour Hollywood, aider les pauvres, réussir ailleurs, ne pas tomber dans les pièges, ne jamais grandir. J'ai joué de la guitare, joué des pièces de théâtre, répondu à des interviews, joué celle qui osait tout. J'ai tout mélangé, le vrai, le faux, l'image et le réel.

Je n'ai pas toujours aimé, à 17 ans, être ce que j'étais, devoir être ce que je n'étais pas, être ce que je croyais être.

Mais devant mon miroir, j'ai eu mille vies. Et depuis, je n'ai cessé de les nourrir. Je savais que je ne resterais pas assise sur mon lit. Que je partirais. Je savais aussi que forcément, sur la route, quelque part un jour, je me perdrais. Je sentais que je n'étais pas tout à fait sage, que j'allais bifurquer, prendre des chemins de traverse, je savais que j'allais avoir mal et que j'allais rire aussi.

A 17 ans, j'avais un miroir, et devant lui j'avais déjà décidé que j'écrirais toutes les vies que je ne vivrais pas…





David Bosc

1) La micro biographie :
Né en 1973 à Carcassonne. A vécu à Paris, Varsovie et Sienne avant de s'établir à Lausanne où il travaille pour les éditions Noir sur Blanc. Entre autres distinctions, il a obtenu le Prix Suisse de littérature 2014 pour son roman *La claire fontaine*.
Autres ouvrages parus : *Milo* et *Sang lié* aux éditions Allia.

2) La note de lecture du RDR :
La claire fontaine, Editions Verdier

Ce livre n'est pas une biographie. Ni un essai sur la peinture. Pas un récit sur l'exil. Ou sur le paysage lémanique. Il ne traite pas de la mort qui approche. Ou du goût de la vie. *La claire fontaine*, c'est tout cela autrement. Le portrait d'un artiste et d'une nature, celle du lieu, celle de l'homme. En moins d'une centaine de pages, Daniel Bosc parvient à raconter et rencontrer Courbet, quittant la France pour passer ses dernières années en Suisse. L'auteur peint en mots l'exil, le port de La Tour-de-Peilz, ses vagues, et ce Courbet qui bouffe et boit la vie. Jusqu'à la mort.
David Bosc parvient à réunir concision et truculence, poésie et orgie pour une élégance charnelle. Celle de Courbet, celle de ce coin de pays. « Courbet plongeait son visage dans la nature, les yeux, les lèvres, le nez, les deux mains, au risque de s'égarer, peut-être, au risque surtout d'être ébloui, ravi, soulevé, délivré de lui-même, arraché à son isolement de créature et projeté, dispersé, incorporé au Grand Tout ».
Valérie Meylan

3) L'article de *Télérama* :

Entrer dans une écriture comme on entre dans un tableau. Voir les mots comme des couleurs et le rythme de la phrase, comme des coups de pinceau. Ou de couteau. Telle est l'expérience sensuelle et littéraire qu'offre David Bosc. Qu'il conte les dernières années de Gustave Courbet (1819-1877), et on est saisi, d'abord, par ce style âpre, costaud et paradoxalement travaillé à l'extrême, avec ses mottes de phrases, ses rivières d'images. Tellement que la lecture, parfois, se mérite. Mais pour apporter on ne sait quelle nouvelle sensation de plénitude face à l'œuvre, mystérieusement comprise et pénétrée. Courbet pourtant ne peint plus guère lors de cet ultime exil en Suisse. Il se baigne – ou plutôt, se rue sauvagement dès qu'il peut dans lac et rivières, séduit les femmes, boit jusqu'à douze litres de vin blanc par jour, pour atteindre bientôt les cent cinquante centimètres de tour de taille. Le peintre rebelle et idéaliste vient d'être laminé, rompu par l'Histoire. Peut-être veut-il oublier. Président de l'éphémère Fédération des artistes de la Commune de Paris, il a été condamné en 1871 à six mois de prison pour sa participation à l'insurrection. Puis en 1873 encore à une colossale amende pour reconstruire la colonne de Vendôme, qu'il avait exhorté à déboulonner – elle était pour lui un symbole napoléonien, donc symbole de l'insupportable défaite face à la Prusse. Redoutant d'autres procès, d'autres amendes, il a préféré quitter son atelier, ses amis, sa famille.
Que fait-il ces derniers mois-là, que se rappelle-t-il, comment rumine-t-il son art ? Sans érudition factice, comme naturellement, David Bosc nous fait cheminer aux côtés du peintre, partager son regard, son oreille, comprendre cette passion de la réalité qui est tout sauf plat « réalisme », respect des conventions, mais au contraire constante plongée au coeur tumultueux de la vie. Courbet a beaucoup médité la phrase de son aîné paysagiste Camille Corot : « Il ne faut pas chercher, il faut attendre. » Il a beaucoup attendu, laissé parler le silence, vivre les choses. Goulûment, fiévreusement, sans regret, en jouisseur. C'est de cet art de l'attente, du silence, de cet amour brutal et exclusif de l'existence que David Bosc (40 ans et déjà deux romans) nous rend magistralement témoins ici. Et complices. Par-delà ses toiles, par-delà son oeuvre, Courbet continue de nous ouvrir au monde...
Fabienne Pascaud



David Bosc à 17 ans

4) La nouvelle inédite :
(titre)
Éloge de la faim

(texte)
Il y a bien des façons de mentir quand on raconte sa jeunesse. Pour qu'elle brille davantage, on peut en gommer les servitudes, les heures harassantes d'ennui au fond des classes ou devant l'œil dévorant de la télévision. On peut l'enjoliver, coller partout des sourires triomphants, de la vitesse, des conquêtes. À l'opposé, et c'est un peu la même chose, on peut la noircir et lui donner la beauté du tragique. Il n'empêche que ma mère, lorsqu'il m'arrive de lui parler de celui que j'étais à dix-sept ans, de ce que faisait et vivait ce garçon qu'elle connaissait et ne connaissait pas, elle pleure.
Le plus dur, à cet âge, ce n'est pas la petite délinquance, les cuites et les bagarres, mais la solitude. Aussitôt les gens solides, les gens sans états d'âme corrigent : le « sentiment de solitude ». Il faut pourtant dire à ces braves imbéciles que la solitude et le sentiment d'être seul, c'est la même chose.
Le plus formidable, à cet âge, c'est l'amitié : j'avais trois amis.
Depuis mes treize ans et demi, je fumais le matin dans la nuit d'hiver et j'allais au café avant le début de la classe : pas de métamorphose l'année de mes dix-sept ans. J'avais autant de poil au menton que l'épicière de mon village (non, ça n'est pas vrai, elle en avait plus que moi : le lundi, à l'ouverture, elle était rasée de près, elle avait les joues bleues des gangsters italo-américains). Je conduisais une moto en toute illégalité (après avoir raté mon permis pour la troisième fois, n'ayant plus un centime pour payer un nouvel examen, j'ai menti, j'ai dit le soir à mon retour : c'est bon, je l'ai. Et je suis parti au village m'acheter des cigarettes. Le flic du coin veillait vaguement au port du casque).
On pourrait faire son autoportrait (aux âges célibataires) en décrivant sa chambre. La mienne était celle d'un garçon qui aurait aimé avoir, disons, trente ans, mais dans une autre époque, n'importe laquelle entre 1830 et 1950. Un fauteuil club en cuir fauve, une table de bois sombre avec une lampe articulée de métal noire, aux murs des vieilleries, et enfin des livres tout le long d'une planche de pin qui bordait mon lit double. Cette chambre, ma belle-mère la fouillait régulièrement pour y lire ce que j'écrivais et dénicher ma revue plus ou moins pornographique, qu'elle mettait ensuite bien évidence, sur la table ou sur le lit, pour me faire honte : ce qui m'a fait croire, certains jours, que mon adolescence n'était qu'un *misérable petit de tas de secrets*, alors qu'elle était une *faim*.

Le grand événement de mes dix-sept ans, c'est la rencontre de mon frère aîné et l'amitié qui est née entre nous. Après la guerre enfantine, une longue séparation nous avait permis de devenir un peu moins transparents l'un pour l'autre, de nous charger chacun de son côté d'histoires, d'aventures, de choses lues, entendues, aimées passionnément, haïes – nous avions désormais beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Nous sommes partis l'été pour un grand voyage à l'Est : Berlin, Gdansk, Cracovie, Prague et retour par Venise. En chemin, nous avons liquidé le droit d'aînesse, les rapports de domination, la jalousie en miroir et la colère. (Quand Caïn a tué Abel, disons qu'il a beaucoup perdu). Ça n'était pas précisément le « grand événement » que j'attendais alors… mais j'avais désormais un quatrième ami.





Roland Buti

1) La micro biographie :
Né en 1964 à Lausanne, Roland Buti fait des études de lettres et d'histoire qu'il achève en 1996 par la rédaction d'une thèse remarquée : *Le refus de la modernité : la Ligue vaudoise, une extrême droite et la Suisse (1919-1945)*, publiée dans la collection Payot Histoire. Enseignant dans un gymnase, Roland Buti consacre son temps libre à des recherches et à sa carrière littéraire. En 1990, il publie un recueil de nouvelles aux Editions Zoé, *Les âmes lestées*. En 2004, paraît *Un Nuage sur l'œil*, premier roman couronné par le Prix Bibliomedia Suisse 2005. En 2007, paraît *Luce et Célie*, retenu dans la Sélection Lettres frontière 2008. En 2013, il est sélectionné pour le Prix Médicis et reçoit le Prix des lectrices Edelweiss pour *Le milieu de l'horizon*.

2) La note de lecture du RDR :
Le Milieu de l'horizon, Editions Zoé

Été 1976. La canicule ravage le pays. Et aussi les hommes. Auguste Sutter, dit Gus, le narrateur, 13 ans, voit sa famille exploser sous le poids des éléments. Son père, pourtant véritable force de la nature, dort dans la petite chambre. Sa mère, alors tendre et complice, s'éloigne peu à peu de lui. Gus, sa colombe sur l'épaule, voit petit à petit son monde s'effondrer. Il découvre que Cécile, l'amie qui fait du bien à sa mère, n'est pas qu'une copine. Lors du départ de sa mère, Gus livre un véritable combat. Puis il doit prendre en main l'exploitation délaissée, quitte l'enfance grâce à Mado, une fille du village qui ne lui plaît pas tant que ça, perd Rudy, son cousin, son frère, dans l'orage qui dévaste la poussinière. Dans ce drame terrien, qui a tout d'une tragédie, l'univers du jeune garçon se fissure comme la terre trop sèche. La dernière étape de Gus sera l'éjection de la colombe maudite, responsable de tous les maux. Huit chapitres, le dernier étant un saut dans le temps, la vente aux enchères de la ferme.
Jacques Troyon

3) Le laudatio de Bernard Comment :
« L'enjeu de l'écrivain est de dépasser toutes les formes de frontière, tout en demeurant conscient de là d'où il vient et de ce qui l'a déterminé dans son processus de formation. C'est cette oscillation entre l'universel et le particulier, voire le local, qui fait tout le prix de l'écriture de Roland Buti, dont l'ancrage dans la Suisse de son enfance à lui n'empêche en rien le lecteur de percevoir des dimensions beaucoup plus larges, qui tiennent sans doute aux expériences fondamentales de l'enfance et de la première adolescence, cette petite valise fondatrice qu'on trimballe avec soi toute une vie.
Dans son roman *Le milieu de l'horizon*, Roland Buti nous fait entrer dans le petit monde d'une ferme romande, dans le pays de Vaud, avec une puissance métaphorique semblable à celle de certains livres de Faulkner. Des forces étranges et puissantes sont à l'œuvre, derrière les apparences, et vont dérégler la vie familiale de Gus, gamin de treize ans, spectateur effaré et impuissant d'un effondrement multiple : celui de l'agriculture traditionnelle, celui du couple formé par ses parents, celui de la sexualité maternelle, celui de l'innocence de l'enfance.
Cela se passe pendant l'été 1976 et sa fameuse sécheresse. Tout va bientôt et inexorablement partir dans le brasier de la canicule et de l'orage. Bagatelle, la vieille jument, n'en finit pas de mourir. La passion brûle. Tout se consume. On est au bord du tragique comme on peut être au bord du volcan de Lowry. La langue sobre de l'auteur atteint l'incandescence. C'est de la grande littérature, un livre qui concerne un vaste public. »



Roland Buti à 17 ans

4) La nouvelle inédite :
(titre)
L'océan sans partage

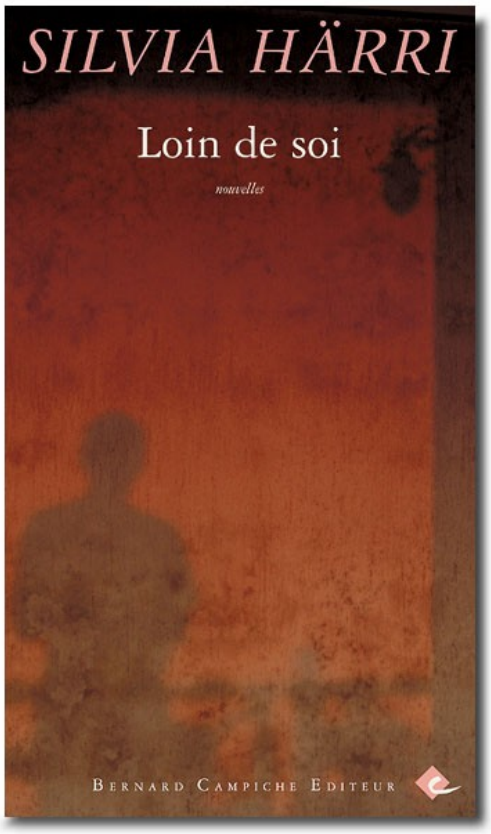
(texte)
Quand j'avais dix-sept ans, je rêvais des îles Sous-le-Vent, bénies par des Dieux généreux qui ne limitent pas, mais élargissent, ne privent pas, mais donnent, ne punissent pas, mais récompensent.

Au marché, la chaleur fait transpirer fruits de terre et fruits de mer: poissons aux grands yeux stupéfaits, amoncellements d'avocats rouges ou verts, limiers, māpē au goût de marron grillé, ananas autrefois introduits dans les régions australes par le Bounty du capitaine Bligh. Drapées dans leurs plus beaux paréos, blancs, roses et noirs, les femmes sont aussi coquettes que les dimanches à l'Église. Elles tiennent haut leurs vêtements pour ne pas se salir ou trébucher, dégagent leurs cuisses nues et avancent à grands pas décidés.
Leurs épaisses crinières de jais surmontées de chapeaux de paille ornés de fleurs sont autant de bosquets mobiles. Un nuage d'insectes les accompagne selon les essences nourricières qu'elles transportent sur la tête. Lorsqu'elles se croisent, de petites bêtes volantes changent de direction par poignée, quittent un massif dont elles se sont lassées pour explorer un nouveau domicile.
Elles adressent aux hommes des sourires engageants comme si elles désiraient les prendre par le bras et les emmener dans un endroit discret pour des entretiens privés.

« La Langouste langoureuse » est une simple paillote ouverte sur la plage avec un toit pointu en fibre de coco; quelques tables et chaises sont disposées entre des arbres aux larges feuilles profondément découpées dont le cliquetis berce les clients.
Au loin, des feux s'allument partout sur la grève. Les canots rentrent avec leurs chargements de poissons et on entend alors distinctement les cris des pilotes qui dirigent les manœuvres.
Les embarcations de pêcheurs sont suivies de longues traînées phosphorescentes; mille ampoules éclairent la mer.
Je savoure du lait de coco mélangé avec du rhum ambré et du jus d'orange en admirant ces lucioles marines.
Ce sont des infusoires, de minuscules bêtes qui remontent à la surface le soir, flamboyantes quand le passage d'un bateau les met en contact avec l'air.

Il n'y a que des femmes sous le toit de Teuira (la lumière): Ra'ihau (ciel paisible consolation des Dieux) qui vit au rez-de-chaussée et s'occupe du blanchissage de toute la maisonnée, Aroti (la femme vigilante de la demeure agréable), l'épouse du fils de Teuira, Tevai (l'eau sacrée de la grotte cachée), la fille pas encore mariée de Teuira, de Mohea (princesse mince et très belle) et Poeiti (petite perle), deux jeunes filles qui partagent la couche d'Aroti. Les hommes sont à la pêche sur leurs pirogues la journée. Après avoir déposé leurs poissons, ils retournent le soir au port pour d'autres affaires.
Les brises changeantes apportent dans ma chambre l'odeur des frangipaniers et le murmure lointain des vagues sur les récifs. Je dors dans un hamac à hauteur d'une fenêtre qui donne sur un chemin herbu serpentant jusqu'à la plage.
Je suis en apesanteur.
Et seul mon dos trempé de transpiration collé à la toile me rappelle ma condition de terrien.





Silvia Härri

1) La micro biographie :
Silvia Härri (née à Genève en 1975) écrit des poèmes et des proses dans ses deux langues maternelles, le français et l'italien. Elle a publié trois recueils de poésies (*Sur le fil* chez Ostra Vetere ; *Balbutier l'absence* et *Creuser les voix* chez Samizdat) et des nouvelles (*A quoi rêvent-ils*, aux Editions Encre Fraîche). Elle a enseigné l'italien à la Faculté des Lettres de Genève et l'enseigne actuellement au lycée, de même que l'histoire de l'art. Lauréate du prix Studer Ganz 2011 pour la Romandie, elle a reçu, en 2013, le Prix Georges Nicole pour *Loin de soi*.

2) La note de lecture du RDR :
Loin de soi, Bernard Campiche Editeur

Silvia Härri nous offre ici un petit florilège de portraits qui pourraient être très quelconques si elle n'y mettait sa touche personnelle faite de sensibilité et d'empathie non dénuée d'humour.
Portraits de personnages très banals en fait : Un petit garçon attend en vain sa mère et la nuit tombe, une femme passe un scanner et préfère ignorer le diagnostic, une ado fantasme sur sa prof d'histoire, une vieille femme parle au portrait de son défunt mari et une petite prostituée rêve tristement. Autant de situations tout au bord du quotidien, embarrassantes, parfois angoissantes mais toujours touchantes.
« C'était un de ces soirs où la ville faisait la tronche un soir de brouillard et de vent » écrit Silvia Härri posant là le décor dans lequel évoluent ses personnages, nous donnant immédiatement le goût de les découvrir davantage, de faire leur connaissance.
Loin de soi mais si proche de nous !
Monique Girardin

3) L'article du *Temps* :

« J'ai besoin des autres, du monde pour créer »

C'est dans la cuisine de son appartement, « au calme », que Silvia Härri a l'habitude d'écrire. Plutôt le matin. Sur cette table en bois massif, entourée des dessins colorés de son fils de 4 ans. Dos tourné à la fenêtre, comme pour ignorer les bruits émanant du quartier genevois de la Servette, où elle vit depuis trois ans. Ce matin-là, elle fait face au soleil. Il se reflète dans ses yeux. Verts, presque transparents, comme les pierres de son collier. Elle n'arrête pas de les toucher.

La force du quotidien. Enseignante d'italien et d'histoire de l'art au Collège Calvin, Silvia Härri est, à 37 ans, la révélation 2013 du prestigieux Prix Georges-Nicole pour son premier ouvrage en prose, le très intimiste *Loin de soi*, édité chez Bernard Campiche. Dans cet émouvant recueil de nouvelles, on croise un père de famille endeuillé (*Menottes*), une prostituée (*Otchi Tchernye*), un ornithologue frustré (*L'oiseau rare*), une épouse esseulée (*Toi et moi*), et bien d'autres personnages dont l'histoire, l'univers et le langage ne se ressemblent pas. Un seul point commun : une fissure à l'âme. Etrangers à eux-mêmes et aux autres, ces êtres vulnérables se cherchent sans forcément se trouver. Ils incarnent des thèmes qui « s'imposent instinctivement » à l'auteure : la solitude, le décalage entre ce que l'on est et ce à quoi l'on aspire. Le manque, car « si on a tout, on n'écrit rien », explique-t-elle. L'inspiration vient d'une photo, d'un fait divers, d'expériences, d'histoires glanées dans les transports publics. Des conversations du quotidien, « banales, mais d'une force incroyable ». Elle les retranscrit, les transfigure avec empathie et un zeste d'humour.

Ecriture instinctive. Silvia Härri dit que l'écriture n'a jamais été un hobby, mais un besoin, celui d'exprimer ce qu'elle perçoit, voit. Qui elle est. Depuis son enfance, elle invente des histoires, noircit des carnets qui sommeillent dans des tiroirs, « sans imaginer en faire quelque chose ». Quand elle les rouvre, elle a 28 ans et vient de quitter l'Université de Genève, où elle était pendant cinq ans assistante en littérature italienne. Un univers trop cérébral. « En cessant d'analyser les textes des autres, je me suis sentie autorisée à écrire les miens. » Instinctive, elle commence par la poésie, qui permet de «l ivrer des perceptions par le biais d'images et de mots ». En 2012, son recueil *Mention « fragile »* lui vaut le Prix des écrivains genevois. Et lorsque, pour « aller vers l'explicite », elle se tourne vers la prose, elle préfère la nouvelle au roman, « trop long, trop contraignant ». La langue ? Le français. Mais avec une mère italienne, difficile d'ignorer l'idiome de Dante, sa musicalité. Comme un « alchimiste » en quête d'un autre univers culturel, Silvia Härri traduit certains de ses poèmes, mais en se « trahissant en toute légitimité », « pour que le texte puisse se métamorphoser ».

En août se terminera une année sabbatique consacrée à l'écriture, à sa ritualisation. Une parenthèse parfois rude, solitaire. Du coup, l'enseignante a hâte de retrouver ses élèves. « J'ai besoin des autres, du monde pour créer. » Elle écrira pendant le week-end, les vacances. Une histoire ou des fragments sur la maternité, le corps, sa transformation. Il y a aussi ce projet de poésie bilingue, pour lequel elle a reçu une bourse de Pro Helvetia en 2012.

Peut-être aura-t-elle encore le loisir de jouer de la guitare dans son vaste salon. Peut-être aura-t-elle toujours envie d'écouter Bach ou Barbara. Une chose est sûre : elle prendra le temps de découvrir de nouveaux auteurs et de relire ses favoris : Pierre Chappuis, Claire Genoux, la poétesse polonaise Wisława Szymborska en tête. Silvia Härri sait comment soigner sa vie intérieure. Pour être au plus près d'elle-même.

Séverine Haas, *L'Hebdo*

4) La nouvelle inédite :



(titre)
Le carnet de mes dix-sept ans

(texte)
Quand j'avais dix-sept ans, on me disait que j'avais la vie devant moi et l'embarras du choix. Toutes les voies s'ouvraient à moi, la jeunesse était l'époque de l'enthousiasme et de tous les possibles. J'avais de mon côté une formation qui, une fois terminée, me donnerait les avantages que d'autres n'avaient pas. C'est ce qu'on ne cessait de me rabâcher. A moi qui ignorais ce que je souhaitais faire de ma vie, tous ces discours donnaient des sueurs froides et des angoisses nocturnes. C'est vrai, comment être sûre de faire le bon choix ? Comment être certaine de ne pas se tromper, de ne pas s'égarer, de ne pas regretter ? Je n'avais donc aucune envie d'avoir l'âge que j'étais obligée d'endosser comme un habit trop lourd. J'aurais aimé prendre six ou sept ans d'un coup comme on chausserait des bottes de sept lieues pour avancer dans le temps et troquer mes doutes contre la certitude de ce que je deviendrais, de ce que je ferais, de ceux que j'aimerais.

Quand j'avais dix-sept ans, je passais le plus clair de mon temps sur les bancs d'école. Je connaissais mes déclinaisons latines sur le bout des doigts et la liste des verbes anglais à particule, je savais qu'en grec ancien « pharmakon » signifie « remède » mais aussi « poison », que les prépositions allemandes « aus, bei, mit, seit, nach, von zu » régissent le datif et que le chlorure de sodium n'est autre que le sel.

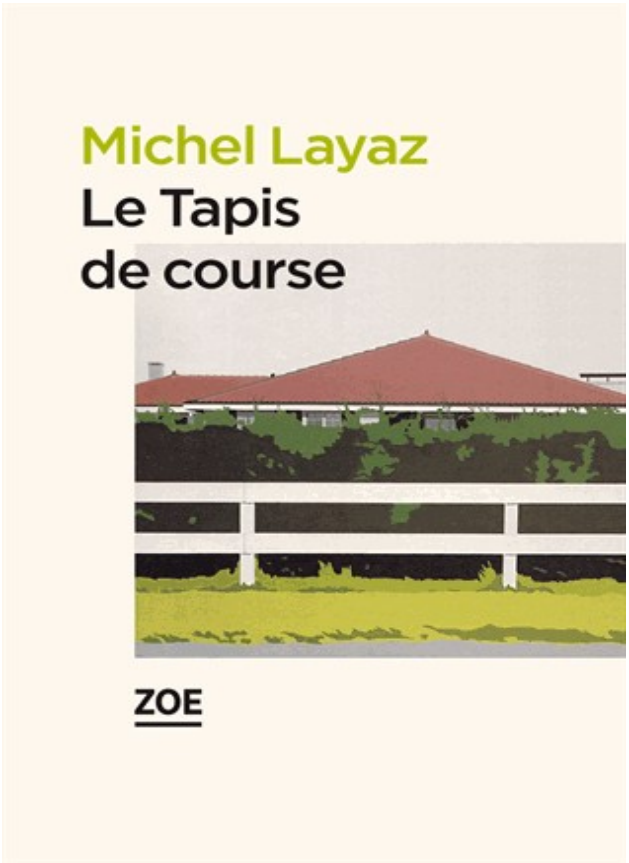
Pendant le cours de maths, je passais ma tête entre les équations du troisième degré, les paraboles, les cosinus et les dérivées secondes pour regarder par la fenêtre et voir si j'apercevais David, qui m'avait quittée parce qu'il n'était plus sûr de rien. Je pensais à sa bouche et à ses mains, à la nuit où nous avions dormi ensemble, aux sourires qu'il ne m'adresserait plus. Et mon cahier restait résolument vide.

Quand j'avais dix-sept ans, je griffonnais des poèmes et des chansons dans un carnet que je protégeais jalousement de tous les regards ou bien j'y inscrivais toutes les questions auxquelles je ne trouvais pas de réponse. Je n'osais parler à personne de cette « démangeaison » d'écrire, à plus forte raison depuis que notre professeur de français avait décrété qu'à partir de vingt ans on ne devait plus écrire de poésie, sauf si l'on se prénommait Baudelaire ou Rimbaud. Quant à moi, qui n'étais ni Baudelaire ni Rimbaud, je ne voulais surtout pas paraître ridicule ou prétentieuse.

Quand j'avais dix-sept ans, j'aimais lire, chanter, jouer de la guitare, passer des soirées entre amis et dormir à la belle étoile. J'avais des envies d'aventures et de voyages, de rencontres surprenantes et souvent peur de l'inconnu.

Aujourd'hui, malgré quelques rides et années de plus, cela n'a pas beaucoup changé. Parce que de ce temps-là, quelque chose ne m'a plus jamais quittée : ce carnet rempli de notes et de poèmes qui me suit toujours et partout.
Et dont j'ose enfin parler.





Michel Layaz

1) La micro biographie :
Michel Layaz est né à Fribourg. En 1992, il effectue un voyage de six mois autour du bassin méditerranéen d'où il rentre avec un premier roman *Quartier Terre*, publié en 1993 aux Editions de l'Age d'Homme. En 1994, il séjourne trois mois à Malaucène, près de Carpentras. L'année suivante, il publie *Le Café du professeur.* De l'automne 1996 à l'été 1997, il est membre de l'Institut Suisse de Rome où il écrit *Ci-gisent* qui est publié en 1998. Ce roman obtient le prix Edouard Rod. Au début de l'année 2001, il publie aux éditions Zoé *Les Légataires*. *Les Larmes de ma mère* publié chez Zoé en janvier 2003 obtient le Prix Dentan ainsi que le Prix des auditeurs 2004 de la Radio Suisse Romande et marque une reconnaissance de Michel Layaz tant en France qu'en Suisse.
En septembre 2006, parution d'un nouveau roman : *Il est bon que personne ne nous voie*. Simultanément, *Les Larmes de ma mère* est réédité en poche chez Points. Il participe l'année suivante au livre collectif qui défend l'idée d'une littérature-monde en français (Gallimard, 2007). Début 2009, sortie de *Cher Boniface*, toujours aux éditions Zoé, ce livre remporte le prix des collégiens de Sion. En 2011, parution de *Deux soeurs*, chez Zoé, reprise en poche chez Points-Seuil de *La joyeuse complainte de l'idiot* et traduction de ce même livre sous le titre *La Dimora* par Tommaso Gurrieri, fondateur des Edizioni Clichy à Florence. Juin 2013, parution en italien de *Due Sorelle* chez Edizioni Clichy et fin août sortie du livre *Le Tapis de course*.
(site de Michel Layaz)

2) La note de lecture du RDR :
Le Tapis de course, Editions Zoé

Qui n'a pas ressenti les regards mesquins ou les propos acerbes chuchotés dans une grande surface. Les files d'attente sont d'ailleurs le lieu de crispation et d'expression de la haine. Je, le narrateur,

travaille au Secteur Littérature et philosophie de la Grande Bibliothèque. Il est marié avec deux garçons, et entretient sa forme sur son tapis de course. Mais lorsqu'il refuse de laisser passer un adolescent dans la file du supermarché, il s'entend dire : « Pauvre type ! ».
L'interjection l'interpelle, le travaille, le torture. Pour ne pas sombrer, il se confesse sur son téléphone portable. Le tapis de course n'avale pas que les kilomètres, mais aussi les mots et les idées qui naissent dans l'esprit méprisant et méprisable de cet homme farci de certitudes. Dans ce monologue daté comme un journal, du 22 août au 1er juin, le lecteur découvre avec délice un homme mauvais en tout, la quintessence du pauvre type, mauvais fils, mauvais mari, mauvais père, mauvais collègue, et lorsqu'il croise à nouveau l'adolescent, sa résolution se transforme en lâcheté.
Jacques Troyon

3) L'article du *Temps* :

Autoportrait d'un pauvre type

« Pauvre type ». Le verdict tombe d'emblée. Le narrateur du nouveau roman du Lausannois Michel Layaz, *Le Tapis de course*, est un pauvre type. C'est en tout cas ce que lui signifie, tranquillement, un jeune homme dans un supermarché. L'insulte fait inexorablement son chemin dans la tête de celui qui dit « je ». Elle est le déclencheur du récit ; l'élément clé d'une confession en forme de monologue qui constitue l'ensemble du livre.
Jour après jour à dater du pauvre type initial, le narrateur va s'observer et enregistrer ce qu'il voit et comprend de lui-même dans le dictaphone de son téléphone portable. Quelque chose a bougé dans sa vie jusqu'ici bien ordonnée, saisit-on : « J'ai besoin de parler. Pour une fois ni frein ni résistance. Alors je parle. C'est nouveau. C'est inattendu. »
Du 22 août au 1er juin de l'année suivante, voici donc le journal d'un pauvre type. Michel Layaz s'emploie avec art à remplir ce programme de départ. Son narrateur est un pauvre type très élaboré, disposant d'une panoplie complète. Singulièrement grincheux, lâche et méprisant, il est un mauvais mari, un mauvais père, un très mauvais collègue. Il n'aime guère sa femme, qui le lui rend bien (« notre manque de désir est réciproque ») ; il supprime les perruches adorées de son fils Gustave puis ment à l'enfant ; il trahit un de ses meilleurs amis qui brigue un poste important. Il est aussi mauvais fils : « Il y a eu la mort de mon père », constate-t-il avec froideur le 12 novembre : « Entre lui et moi rien de profond n'a été détruit parce que rien de profond n'a existé »
Avec son ami Bernard, qui comme lui est l'employé modèle mais couard de la « grande bibliothèque », il regarde le monde de haut : « Nous soupirons de supériorité devant ceux qui ne comprennent ni notre esprit ni nos bons mots. » Voilà un mépris que notre pauvre type peut se permettre d'afficher puisqu'il cultive consciencieusement, obsessionnellement, sa culture : « J'ingurgite des centaines de pages, le plus possible, le plus vite possible, avec méthode, avec clarté, je vide les phrases de leur sang, je presse les paragraphes de leur substance, je les avale comme d'autres se gavent de fibres. » Ses auteurs de prédilection : Cioran et Roland Jaccard, parmi d'autres, dont il collectionne les citations comme autant de munitions prêtes à servir. Les pages des livres lui sont un « tapis de course » aussi précieux que celui sur lequel il s'épuise tous les soirs, dès qu'il rentre chez lui, à courir ses quinze kilomètres.
Malgré la belle mécanique ainsi mise en place, le tapis de course, on s'en doute, va finir par se gripper. Michel Layaz le sabote avec délicatesse, avant d'en éjecter brutalement son héros lors d'une délirante course de nuit. Et l'auteur de placer sur le parcours de ce marathonien du mépris d'autres scènes de désillement : un match de football où les vainqueurs explosent d'une joie saisissante, une série de cauchemars atroces, la douceur surprenante de son fils Gustave…
Loin de la veine primesautière de *Deux Sœurs*, son précédent roman, Michel Layaz peint ce portrait singulier avec maîtrise et rigueur. Et son écriture, précise, entraîne avec l'efficacité d'un tapis de course.
Eléonore Sulser

4) La nouvelle inédite :



(titre)
Par ici les années

(texte)
J'ai dix-sept ans, un chiffre que j'aime bien.
Depuis une année, une fois par semaine, le soir, et le samedi aussi, un chapeau ocre peu avantageux sur la tête, je travaille au McDonald's. Responsable du grill. Sur ma gauche, un mini congélateur rempli de plaquettes de viande. En quelques minutes six big mac sont prêts, ou douze hamburgers. Au choix. Ça pue et j'ai chaud. Je sais pourquoi je travaille. Plus tard, pour gagner mon pécule et pouvoir voyager, il y aura le tri des paquets à la poste, puis les wagons-lits jusqu'à Rome, Amsterdam ou Bruxelles. Obligation de revêtir l'épouvantable uniforme beige-marron des couchettistes. Tout le reste est excitant.
A l'école, ça va, sans plus. Quand les cours commencent, je dors. Comme beaucoup d'autres. En haut lieu, les pontes qui décident n'ont qu'un horaire en tête. Et moi, leur horaire, je l'ai en horreur. A l'entrée du bâtiment, il y a un surveillant qui note les noms des élèves en retard. Impossible de passer entre les gouttes. J'ai jamais su exactement pourquoi, mais le sbire m'a à la bonne. Tarif extra-préférentiel: deux heures d'arrêt à ma vingt-cinquième arrivée tardive. Qu'on lui offre une statue à cet homme-là !
Les filles me font un peu peur.
Je joue au ping-pong. Non !… Pas au ping-pong ! Au tennis de table. La salle est dans un bâtiment de la gare. Une salle haute et immense qui se déglingue. Qui pourrait deviner qu'une balle de 2,7 grammes puisse faire suer autant ?
Plus d'un mois, je vends des faux parfums de marque à prix cassé. La petite entreprise qui m'engage affirme que c'est légal. Ça ne l'est pas. Je sonne aux portes, à toutes les portes, et je bavarde; le monde entier à portée de main en quelques coups de sonnette. Très vite, je suis capable de reconnaître n'importe quel parfum. Si je danse avec une fille, je lui glisse à l'oreille le nom de son parfum. Voilà qui impressionne plus que de longs discours. Je n'en tire aucun avantage, d'ailleurs je n'ai rien contre les longs discours, et puis je l'ai déjà dit, les filles me font un peu peur !
Il y en a quatre qui m'invitent à la montagne. Je n'aime pas trop la montagne. J'y vais quand même, et je m'enrhume.
Durant l'été, je pars à Montréal avec un copain.
On n'a pas l'âge pour entrer sur le sol canadien. On entre quand même. Un coup de chance ! On traverse Montréal avec une artiste réputée qui a des verres de lunettes épais comme deux morceaux de lard. On se paie une zone de rouge sans qu'elle ne juge bon de s'arrêter une seule fois. La descente en stop jusqu'à New York sera moins périlleuse.
De retour à Lausanne, je patiente à un passage piéton à côté d'une jeune fille qui a un drôle d'air mélancolique. Pendant six mois, j'essaie de lui démontrer qu'elle n'est coupable de rien et que la vie n'est pas sans intérêt. Non, la vie n'est pas sans intérêt !… Tout le contraire même. Tant de beautés à découvrir. A dix-sept ans, je n'en doutais pas. Et aujourd'hui ? Même s'il y a des coups durs, des inquiétudes, des trahisons, des chagrins, des sales types qui voudraient qu'on leur ressemble, j'en ai toujours la certitude : la vie vaut le coup ! Et j'en prendrai bien pour dix fois dix-sept ans !

5) Le site internet
www.layaz.com





Valérie Poirier

1) La micro biographie :
Née à Rouen en 1961, Valérie Poirier réside à Genève, après avoir passé une partie de son enfance et son adolescence à La Chaux-de-Fonds. Cette période est au cœur d'*Ivre avec les escargots*. Comédienne de formation, Valérie Poirier est auteure dramatique et a signé une dizaine de pièces. *Les Bouches*, Prix de la Société des Auteurs en 2004, revisite également les lieux de l'enfance – elle est parue chez Bernard Campiche dans la collection « Enjeux ». En 2006, Valérie Poirier est lauréate de « Textes en scènes » et écrit *Loin du bal*, tragi-comédie sur les ratés du grand âge. En 2007, elle écrit une nouvelle version de *Quand la vie bégaie*, sa première pièce, qui évoque les espoirs et désillusions de deux artistes de cabarets vieillissants. Elle a également signé *Pièces détachées*, spectacle pour comédiens et mannequins qu'elle met en scène en 2012 aux Marionnettes de Genève, et *John W*, joué dans les classes du cycle et du Collège.

2) La note de lecture du RDR :
Ivre avec les escargots, Éditions d'autre part

Ivre avec les escargots, la formule a valeur de sésame. Elle permet à une petite Française exilée dans une rue au nom de mort de reconquérir le goût de la vie par la saveur des mots. Elle lui permet encore, devenue femme, d'entreprendre un pèlerinage sur les lieux de sa mémoire intime. Cette dernière, habitée des images et des valeurs d'une époque, est celle d'une génération bouleversée par les mouvements d'émancipation de mai 68. Porté par la finesse du verbe, le témoignage rejoint néanmoins la mémoire collective et fait écho au rapport que chacun entretient avec l'enfance, ses visages, ses lieux, ses espoirs et ses déceptions. Vécu dans une marginalité relative, le passé de la narratrice a soulevé des affections et des révoltes que le regard rétrospectif justifie, lui apposant une ironie qui chasse la nostalgie pour y loger une sourde dénonciation. La superposition de deux lectures, celle de l'enfant qui découvre le monde en même temps que ses illusions, et celle de l'adulte qui reconsidère son passé à la lumière de repères socio-historiques, confère au texte une profondeur paradoxale. De ce subtil partage entre naïveté et clairvoyance découle une succession de tableaux doux-amers. Il souffle sur chacun d'eux un vent de liberté, un appel d'air né de la confrontation de deux voix qui se rejoignent pour dire le scandale des illusions perdues, le droit à la marginalité, la fidélité aux rêves et le pouvoir des mots.
Aurélia Despont

3) L'article du *Courrier* :

Abord d'âges

« À vrai dire, je suis toujours confuse. » Rien de honteux, pourtant, ne cloue Valérie Poirier sur sa chaise. Juste la représentation de l'une ou l'autre de ses pièces, ce moment où l'intime de l'écriture se voit déculotté sur une scène. Très pudique, elle a choisi un métier impudique, celui de dramaturge. « Autant dire que je ne suis pas sortie de l'auberge », sourit-elle franchement, et laisse glisser à travers la pièce ses yeux pers. Lundi dernier, pourtant, lors de la création à Genève, au Théâtre de Poche, de son texte *Loin du bal*, le trouble attendu est resté à quai. Peut-être parce que la metteure en scène Martine Paschoud a su éviter l'une des difficultés que posent ces textes tragicomiques, celle de basculer soit dans le boulevard soit dans le drame, « notamment grâce à la lenteur instaurée au début ». Mais globalement, « je ne sais pas si je m'habituerai jamais à voir partir un texte. Même si j'en ai fait la mise en scène moi-même, je suis toujours encore trop abîmée dans mon écriture. »

Il faut dire que pour Valérie Poirier les choses ont été vite: elle publie *Quand la vie bégaie* en 2009 – quinze ans après la première version –, et la pièce est montée la même année au Galpon; elle termine *Les Bouches* en 2004, présentées en 2006 – pièce qui revisite les lieux de l'enfance, le canton de Neuchâtel, où la jeune femme d'origine franco-algérienne a grandi; et *Loin du bal* n'a été terminée qu'en 2007.

Mais si ces succès soudains la ravissent, ils ne l'éblouissent pas : « Vous savez, la Suisse romande est petite. Difficile ici de travailler dans la durée sans sortir des frontières. Combien d'auteurs ont vu leurs pièces jouées plusieurs fois ? » Elle évoque le travail de passerelle que tentent les *Écrivains associés de théâtre* avec leurs collègues francophones et salue le travail de l'éditeur Bernard Campiche, qui a entrepris de publier les textes de dramaturges romands dans sa collection *Théâtre en camPoche* – où quatre des sept textes de Valérie Poirier sont sortis au début de cette semaine.

Les ratés de l'âge

Pour l'heure, Valérie Poirier a mis des pingouins sur la scène du Poche. Ils planent sur *Loin du bal* comme une ombre douce et angoissante, évoquant cette grande glaciation où s'enfonce l'existence quand elle s'achève. Dans cet EMS du Gros-de-Vaud où le dimanche est jour de papet, la vie tourne au ralenti. Jusqu'à l'arrivée d'un prétendu fils, qui cherche un père: ce sera Hector, ancien rocker plus muré que d'autres dans son passé. Grâce à cette relation inespérée, les pulsions de vie reviennent à l'EMS, la sexualité et la violence aussi.

Valérie Poirier aurait pu faire entendre le troisième âge fringant aimé des publicitaires ou développer un discours sur le quatrième. Elle a fait mieux en osant donner la parole à une période taboue et caricaturée. D'une plume audacieuse et agile, elle crée des personnages aux prises avec les ratés de l'âge (il faut entendre la litanie des douleurs, « poème » improbable dit magnifiquement par Jane Friedrich). Dans la fleur de l'âge, la dramaturge et metteure en scène s'émeut pour celui qui est encore loin, le quatrième. « C'est une façon de l'apprivoiser, clairement. » En plein succès, elle s'intéresse aussi au ratage professionnel avec *Quand la vie bégaie*, qui esquisse les espoirs et désillusions de deux artistes de cabarets vieillissants.

Marginalité

C'est pour elle une façon d'enrichir le répertoire. Avec *Les Bouches*, elle se réjouissait d'y ajouter quelques rôles féminins. « Entre quarante et quatre-vingts ans, on n'est pas très représentés, surtout les femmes. Je n'ai pas de position militante mais, à partir d'un certain âge, les gens ont simplement plus d'épaisseur. » Écrire pour les jeunes l'intéresse moins, même si elle aime travailler avec eux : « Je n'ai plus envie de me pencher sur les préoccupations de cette période, que j'aie eue aussi, bien sûr – trouver un amoureux, réussir socialement. À vrai dire, il faut penser autrement qu'en termes d'âges car, comme pour la vieillesse, on catégorise vite. J'aime les personnages un peu décalés, malmenés par la vie. » Et marginaux, comme le sont ceux du grand âge. Avec *Loin du bal*, elle a eu envie de réunir des comédiens qui marquent la scène depuis longtemps déjà. « Pour un comédien, le vieillissement n'est pas simple. Avec l'âge, les facultés s'émoussent et notamment la mémoire, cet

outil clé. » C'est chose faite et bien faite : sur la scène du Poche, une palette de beaux comédiens romands âgés est réunie (Erika Denzler, Monique Mani, Jean-Charles Fontana, Maurice Aufair), et la notion d'« épaisseur », artistique ici, prend tout son sens.
Cet après-midi, elle reçoit chez elle car elle est de service garderie. Dans son appartement tout simple, elle prépare le thé, accueillante. Sans élever la voix, tranquille et ferme, elle assure le calme – avec l'aide d'un autre Pingu, il est vrai, plus débonnaire, celui-là, que ceux de *Loin du bal*. Elle répond aux questions le visage sérieux traversé de sourires éclatants, sans fioritures : elle va à l'essentiel. Comme ses textes. Qui n'ont pourtant rien de sec ou décharné. D'un adjectif, d'une boursouflure, elle insuffle ironie ou poésie à une trame toujours efficace. Cette plume est précise, elle ne l'utilise pas pour dénuder ni écorcher. Mais pour tracer la direction du récit, pour affiner au plus net la posture d'un personnage. À l'aise dans les formes très courtes, la narration classique et la forme d'artisanat qu'elle implique la fascine. « Je travaille à maîtriser cette narration… pour mieux m'en écarter » et nouer encore mieux ses textes elliptiques entre eux.

Cesser d'attendre

Car même si elle écrit depuis une quinzaine d'années, elle ne se considère pas au bout de son écriture. Alors qu'on a prédit à Bernard Campiche – décidé à publier plusieurs auteurs dans un même recueil de sa série « Enjeux » dirigée par Philippe Morand – que les auteurs n'aiment pas se retrouver dans les mêmes pages, Valérie Poirier a adoré le travail mené en résidence avec Enzo Cormann. Dans le cadre de *Textes-en-scènes*, la bourse à l'écriture offerte par la Société Suisse des Auteurs, le dramaturge français a accompagné le projet des auteures d'*Enjeux 4*, Nadège Reveillon, Odile Cornuz, Julie Gilbert et Valérie Poirier (avec *Loin du bal*). Comédienne de formation, Valérie Poirier a souffert de ces longues périodes d'attente qu'impose ce métier. Et c'est pour « ne plus être dépendante du désir des autres » qu'elle a pris la plume. « Que le texte soit monté ou non, au moins, personne n'a pu m'empêcher de l'écrire. »

Dominique Hartmann



Valérie Poirier à 17 ans

4) La nouvelle inédite :

(titre)
L'escapade

(texte)
Quand j'avais dix-sept ans, je ne vivais pas du tout la vie d'une fille de dix-sept ans.

Je n'allais pas à l'école. Je ne vivais pas chez mes parents.

L'amour m'était tombé dessus, pas de la gnognote de contrebande, du vrai, du pur, du « pour toujours ». Il s'appelait Mario, c'était la meilleure chose qui me soit arrivée en dix-sept ans d'existence. Tout en lui me plaisait, sa bouche, ses mains, ses pieds, ses blagues idiotes, sa paresse magnifique, son air de petit prince.

Il nous fallait du temps, de l'espace, la lune en guise d'abat-jour, le clapotis des vagues, alors, on est partis en douce roucouler sous des cieux plus cléments. Laissant tout derrière nous, amis, famille, école, on s'est enfuis dans l'aube d'un matin de décembre avec l'évidence tranquille de ceux qui savent qu'ils ne reviendront pas.

Chez moi, à présent, c'était la route, les champs et quelquefois une maison.

Quitter le nid douillet des habitudes pour se frotter au monde fut une expérience à la fois enivrante et brutale. Notre liberté passait par un extrême dénuement. Mais on avait le temps, des poignées d'heures, de jours à dilapider royalement.

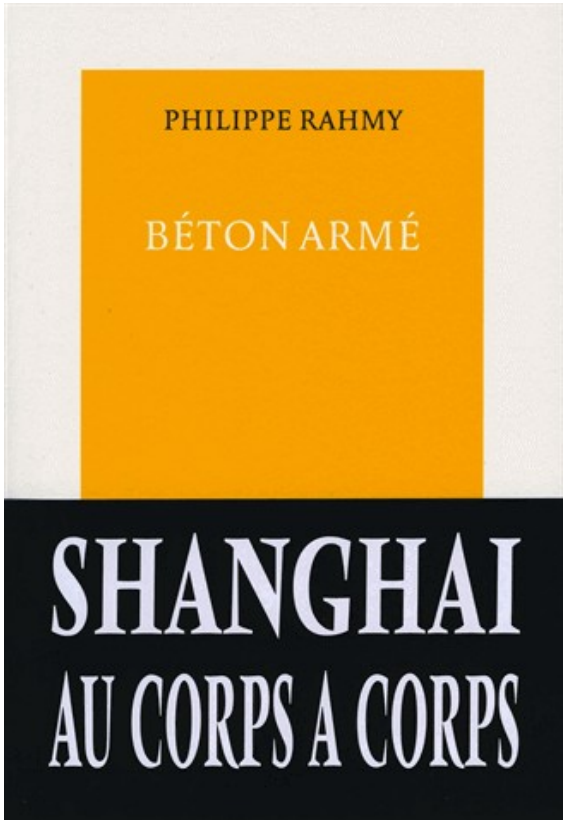
On faisait nos humanités dans l'herbe, au bord des routes, on apprenait la vie dans ce qu'elle a d'infiniment modeste et de plus fastueux. On dormait dans des couloirs de maisons locatives, on festoyait de pommes, on s'initiait aux balbutiements de l'amour.

Quand la faim nous tenaillait et que la saison s'y prêtait, on sortait faire des expéditions nocturnes dans les jardins aux abords de la ville. Parfois, on allait gagner quelques sous. Je travaillais comme fille de comptoir, vendeuse, ouvrière d'usine. Je m'enfuyais après quelque temps, horrifiée par la monotonie de cette vie-là.

Avec quelques billets en poche, on fichait le camp, le pouce levé au bord de la route, on attendait la prochaine voiture qui nous emmènerait à Katmandou, à Lahore ou Madras. Le plus souvent, on arrivait au sud de la France et, après avoir épuisé nos maigres ressources, on reprenait la route en sens inverse. On avait vu la mer, humé un peu du grand large. On rapportait de notre escapade un éclat de rire, un galet, un baiser.

On savait que la vie nous rattraperait. On grandirait, on s'alourdirait, on ferait des projets, on embrasserait une carrière, on élèverait des enfants. L'insouciance nous quitterait, mais on garderait pour toujours, logé au fond de soi, la possibilité d'une escapade à venir.





Philippe Rahmy

1) La micro biographie :
Né à Genève en 1965, Philippe Rahmy a étudié les Lettres à Lausanne, où il réside. Il est philosophe de formation, « égyptologue de prédilection ». Dans son premier livre de prose poétique, *Mouvement par la fin*, il questionnait les dimensions de la douleur. Dans son « chant d'exécration », sous-titre cruel de son deuxième ouvrage *Demeure le corps*, il « renonce à toute espèce de compassion comme aussi bien à toute complaisance à souffrir » et atteint « une densité poétique qui bouleverse et comble le lecteur ». *Béton armé* a reçu le Prix Wepler Fondation La Poste 2013 avec Mention spéciale du jury, le Prix Michel-Dentan 2014, le Prix Pittard de l'Endelyn 2014 et a été élu Meilleur récit de voyage de l'année 2013 au palmarès du magazine *Lire*.

2) La note de lecture du RDR :
Béton armé, Editions de La Table ronde

Lorsque l'Association des écrivains de Shanghai l'invite à l'automne 2011, Philippe Rhamy saisit cette opportunité ; Philippe Rhamy est écrivain, poète, parolier, il a fait des études d'égyptologie et de philosophie, mais le voyage, il ne connaît pas. Il est atteint de la maladie des os de verre. Les voyages qu'il a faits jusque là sont ceux qui l'ont conduit à l'hôpital. Après de multiples examens pour vérifier s'il peut supporter ce déplacement, Philippe Rhamy est enfin autorisé à partir.
« Je ne sais pas voyager ! Cette idée me tombe dessus comme je finis ma soupe. J'ai taché ma chemise. Je ne sais pas voyager. Je n'ai jamais appris. Par où commencer ? Je commence donc ici, maintenant. » Avec une très grande économie de moyens, Philippe Rhamy raconte sa découverte de la Chine. Se mêlent des souvenirs d'enfance, par desquels on perçoit toute la douleur et la difficulté induites par sa maladie. La langue coule sans peine avec pudeur et précision. L'exercice est dangereux entre le roman de voyage, l'autobiographie et l'essai, pourtant cet équilibre fragile, précaire, est si joliment maintenu qu'on arrive de l'autre côté du livre avec le sentiment d'avoir lu un livre qu'il fallait lire.
Valérie Meylan

3) L'article de *Libération* :

Philippe Rahmy. En verre et contre tout

On aimerait commencer par le livre. Par cette langue compacte et précise, ces phrases qui s'enroulent autour de Shanghai et rapportent dans leurs filets des ouvriers « qui saucent leur gamelle avec du papier journal », des moustiques « qui auréolent les poussettes et les poubelles ». Des rues pleines de cris et de chocs, et cette gastronomie d'os et d'arêtes, qui garde en elle « un fond de punition : on mange des barbelés ».
Mais alors, quand parler de la maladie ? Si Philippe Rahmy écrit bien, Philippe Rahmy est aussi atteint de la maladie des os de verre. Il est né en mille morceaux, a grandi un casque sur la tête, perclus au fond de son lit. Son état est mentionné à la première ligne de sa biographie, malgré le conseil d'un ami auteur de gommer la maladie, de ne pas devenir l'handicapé-qui-écrit. Mais un écrivain ne peut partir que de lui-même. Ses trois livres tournent en orbite autour de son mal. Le premier, *Mouvement par la fin* (2005), était une apnée au cœur de la douleur. On y lit des phrases comme : « Réconfort de savoir que je souffrirai jusqu'à la fin », qui lui ont valu d'être comparé à Fritz Zorn. Après, la voie était plus dégagée.

En cette rentrée, Philippe Rahmy revient avec un *Béton armé* d'une autre ampleur, aussi ouvert et fourmillant que le premier était replié sur lui-même. Récit du voyage qu'il fit à l'invitation de l'Association des écrivains de Shanghai, le livre mêle la fraîcheur des premières fois à sa longue fréquentation des mots. Il pourrait être le résultat de l'expérience suivante : que se passe-t-il quand on jette un casanier de force, minutieux lecteur de Juan Carlos Onetti et Roger Laporte, dans un grand bain de réel ? Il en sort un texte plein d'humanité, d'épiphanies, de lutte entre les mots et le monde. Suffisamment singulier pour qu'on ait envie de le rencontrer.
Un beau jour d'été, on se retrouve donc au terminus du métro de Lausanne, tout près de chez lui. Il avait précisé, comme dans les petites annonces : « Vous me reconnaîtrez sans peine à mon fauteuil roulant, voire à mon chapeau. » A l'heure dite chapeau et fauteuil sont là, au bout du quai. Sous son bob beige, qu'il s'excuse de ne pas ôter à cause de vieilles fractures au crâne, Philippe Rahmy a, malgré ses 48 ans, quelque chose de mutin, tête d'oisillon et barbichette. En guise de préambule, il ouvre sa main droite et montre quelques pièces qu'une femme vient de lui glisser. « Je me suis constitué un petit pécule en vous attendant. » Il rit. « Au début, ça surprend. »

Dans les rues d'Europe, Philippe Rahmy est à hauteur d'enfant, de vieux et de mendiant. En Chine, où l'on mange, boit, et joue aux cartes accroupi, où les corps sont plus souvent voûtés, il s'est retrouvé englouti, heureux. « La foule est devenue un espace vivant à ma hauteur, un flux continuel de visages, raconte-t-il. C'était très doux, la peur de me heurter n'existait plus. » Le livre n'est pas sans critique du système chinois, mais il rend compte de cette fraternité, de cette fluidité. « Je suis chinois, je suis heureux », peut-on y lire.
A une terrasse qui borde le lac Léman, on s'assied en face à face. Ses longs doigts fins, un peu recourbés par la maladie, s'agitent dès qu'il se met à parler. Il sourit, prévient qu'il est « bavardissime », et se moque volontiers de lui-même pour mettre à l'aise. Dans la famille des souffrants de l'ostéogenèse imparfaite, dont un membre célèbre fut le pianiste Michel Petrucciani, il dit ne pas faire partie du camp des grands dépressifs, mais plutôt de celui « des imbéciles heureux ».

La douleur a commencé dès sa naissance, et n'a jamais pris fin, lui donnant parfois l'impression de n'être pas vraiment né, enfin pas complètement. Enfant, on le surnomme « rhinocéros » car il porte sur la tête un casque de protection en paille compressée. Son père, franco-égyptien, est bibliothécaire, figure d'autorité absente qui lui fiche « une trouille bleue ». Sa mère, « d'une tendresse indéfectible », lui lit l'Ancien Testament des heures durant, « pour le distraire de la douleur ». C'est alors qu'il se rend compte du pouvoir des mots, qui peuvent faire revivre les morts, Abraham comme Goliath. Et servent aussi, plus prosaïquement, à obtenir ce qu'on veut : « Ils ont été mes bras et mes jambes. » Le jour où il s'est mis à marcher, péniblement, c'est après avoir

entendu sa mère lui lire *le Grand Meaulnes.* Les phrases, dit-il, sont devenues des tiges d'acier, « ces barres compactes de lettres ont remplacé mon maigre squelette ». Le sort en était jeté, la littérature le ferait tenir debout.
Après *Meaulnes,* il avalera de la poésie, suffisamment brève pour être lue entre deux crises, au premier chef celle de Baudelaire. Et il se met à écrire, façon « ado parnassien habillé en noir ». A Paris, il est venu poursuivre ses études d'égyptologie à l'Ecole du Louvre, mais il les abandonnera faute de pouvoir atteindre les rayonnages élevés à la bibliothèque. Il travaille au café Le Conti, où il prépare joyeusement des sandwiches aux rillettes. Il noircit aussi des pages, dans sa chambre de bonne au sixième sans ascenseur. Durée de l'ascension jusqu'au sommet : une heure et demie…

Il y a une dizaine d'années, il rencontre François Bon, dans un atelier d'écriture où il s'était rendu sur les encouragements de sa compagne, traductrice. Bon l'enrôle dans l'aventure du nouveau site littéraire, remue.net. Philippe Rahmy se crée une famille d'écrivants sur la Toile, où il circule quotidiennement. Le premier livre viendra de là, et d'une opération du cœur qui l'a sauvé, lui laissant au passage des valves en titane, « garanties 250 ans », et un très sonore boum boum qui lui rappelle à tout moment qu'il est vivant. Et la maladie, dans tout ça ? Elle rythme sa vie. Il nage tous les matins, pour générer les endorphines qui lui permettent de ne rien sentir quelques heures durant et d'écrire. Quand vient le soir, la vague le rattrape, il s'assomme parfois à coups de cachets.
De l'arbre généalogique de Philippe Rahmy, on pourrait faire tomber une moisson de romans. Cette anecdote, quand même : son grand-père maternel, médecin allemand installé en forêt Noire, était une sorte de pionnier de la recherche sur cellules souches. Il trépanait veaux et génisses, entreposait dans sa cave des milliers d'éprouvettes, pleines des cellules fraîches d'animaux. « J'y allais pendant les vacances, j'étais tout seul dans la baraque avec mes marionnettes, le vent, le sauna désaffecté. On m'expliquait que dans les fioles il y avait de l'animal vivant, j'en ai eu toutes sortes de fantasmes et de peurs. »

Un jour, son grand-père l'immobilise, lui fait une injection pour tenter de le guérir. Il croit mourir, mettra des années à s'en remettre. « Je me suis dit que j'étais pour toujours mélangé à un animal, se souvient-il. C'est pour cela que j'écris, je pense, car je ne me suis plus jamais contenté des choses telles qu'elles sont. » L'écriture est allée contre, au-delà, au-devant. Elle lui a permis de voyager. Il l'écrit encore mieux : « La littérature nous accorde un sursis. Ce qu'on écrit dépasse ce qu'on est. »
Elisabeth FRANCK-DUMAS



Philippe Rahmy à 17ans, avec son frère jumeau

4) La nouvelle inédite

(intro)
Quand j'avais dix-sept ans, j'écrivais des histoires. J'en ai retrouvé une. Elle raconte mes virées au vieux cimetière de Céligny, le village de mon enfance. L'acteur Richard Burton y est enterré. J'aimais cette tombe. Tous mes amis l'aimaient. Elle était notre lieu de ralliement. Cette histoire, la voici. Elle a été écrite en 1982. Me voici à dix-sept ans.

***

(titre)
Burton Daddy

(texte)
J'en ai passé, des heures, en compagnie du cadavre de Richard Burton. J'ai même passé la nuit avec, tous les deux couchés l'un sur l'autre à même la terre, dans le cimetière abandonné de Céligny, un patelin au bord du Léman. Quand Burton a cassé sa pipe, on l'a enterré discretos, et, tout aussi discretos, Elizabeth Taylor lui rendait visite ici, au fin fond de nulle part, la veille de Noël. Elle arrivait au crépuscule pour ne pas être reconnue, en tenue de grand deuil, un lévrier en laisse. Elle restait agenouillée dans la neige à pleurer son bien-aimé, à glisser des mots doux sous la dalle du caveau. Son chien, qui trouvait le temps long, allait pisser sur d'autres tombes ou déterrer les os d'un bourgeois qui se croyait à l'abri, au pied de sa croix. Moi, je restais caché derrière un arbre, à regarder, le coeur battant.

Il fallait, il faut encore, longer un champ de maïs, de colza, ou creusé par le gel, selon l'année et la saison, pour atteindre la grille du cimetière. Mieux vaut venir en été. On avance planqué par la nature, on est tranquille, et le cimetière noyé de verdure fait alors dans le Byron moussu. Combien de fois m'y suis-je rendu ? Au milieu de la nuit, traversant des cours de ferme à pied jusqu'à la plus dangereuse, celle à la sortie du village, la Ferme du chien fou, gardée par un molosse luisant de crocs, qui se jetait au bout de sa chaîne, comme une boule de Morgenstern.

La nuit, toujours la nuit. Les nuits sont vides, odorantes comme la mort. J'ai passé combien d'heures à invoquer l'âme de Richard Burton dans ce cimetière ? Je ne sais plus. On y va tous les samedis avec les copains, picoler, fumer du shit. Moi, je ne me défonce pas trop, je veux avoir les idées claires pour communiquer avec Burton, bien sûr, sans y croire, mais je fais semblant, comme quand on s'assied chez une voyante qui roule des yeux hallucinés pour faire gober son flot de stupidités. Les gens feraient mieux d'aller à l'église, on y baratine gratuitement.

La lune éclaire un sol pierreux, défoncé par les racines. Tout est calme. La cérémonie peut commencer. Les bougies sont allumées. On s'assied en cercle autour de la tombe de l'acteur. Mais les copains ne tiennent pas longtemps en place, leurs besoins les entraînent ailleurs, ça finit par se barrer aux quatre coins de la forêt, qui avec une gonzesse, qui pour dégueuler. Moi, je n'ai pas de gonzesse ; un corps handicapé, ça en dégoûte plus d'une. Je n'ai, d'ailleurs, jamais pigé comment font les mecs pour emballer ; ça se regarde en coin, et, dix minutes plus tard, ça se galoche ventouse. Tout ça me dépasse complètement. Bref, je me retrouve seul avec le squelette de Burton sous mon cul, et là, j'ai la trouille, car on est dans le Bois du Flip. Elle s'appelle comme ça, cette forêt, le Bois du Flip, parce que tu ne peux pas la traverser tout seul sans faire dans ton froc, parce que c'est dans ce bois qu'un mec a massacré sa famille à coups de hache, au 19e siècle, un truc horrible, pas si lointain. Il a débité sa femme et ses gosses à la hache. On a dit que c'était à cause de l'absinthe, et ça date de ce fait-divers, l'interdiction de la Fée verte en Suisse. On dit que c'était un bon père, sinon.

Maintenant, je suis seul avec Burton dans le Bois du Flip et… je flippe à mort ! Mais je tiens le coup, cramponné et ratatiné au fond de ce cimetière abandonné. La trouille finit par passer. Je sens

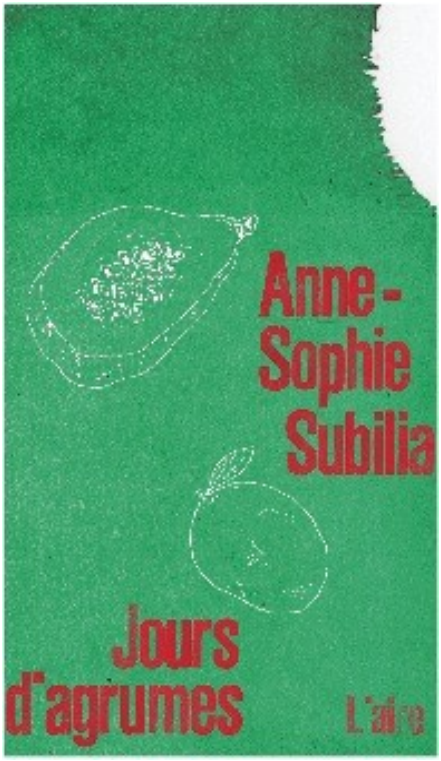
l'aura du gaillard, son cadavre d'acteur exhalant des vapeurs d'Hollywood, d'étreintes et de baisers, car les stars brillent de l'amour qu'on leur porte. Je ferme les yeux. Elizabeth Taylor se tient nue devant moi, en maîtresse des animaux, une main sur la tête de son chien, l'autre sur celle de Burton agenouillé à ses pieds. À force de rêvasser, la fatigue me tombe dessus. Je me vois assis comme un crétin dans la forêt en pleine nuit, tandis que tous autres prennent du bon temps, et que je reste à fixer une bougie au lieu d'avoir quelqu'un à embrasser. Je pense à mon lit. Puis, par extension, à ma famille, à mon père qui avait aussi des allures de star.

Me voici bel et bien assis sur le cadavre dont mon père était un sosie parfait, mon père Adly l'Égyptien, Suisse d'adoption et bonhomme pas commode, qui s'est suicidé à la clope quand j'avais quatorze ans, deux ans avant que Richard Burton ne passe l'arme à gauche. Mon père signait des autographes à l'américaine, en riant, la tête chavirée, la mèche au vent, « Richard Burton, with Love, to Jenny, to Penny… », à qui voulait bien l'appeler Richard et lui payer un verre. Il a signé je ne sais combien d'autographes en se faisant passer pour la star. Je l'ai vu faire à Genève, à la terrasse des cafés, quand il m'emmenait dans les Pâquis voir les putes qui le connaissaient toutes par son nom, « Salut Rahmy ! ». Évidemment, ce n'était pas pour baiser qu'il m'emmenait, mais juste histoire de me dessaler, et il signait « Burton with Love » pour les touristes de passage, qui le prenaient pour un autre, et pour les filles qui le prenaient pour qui il était, Rahmy l'Égyptien, mais qui voulaient quand même un autographe de Richard Burton pour frimer devant leurs clients et faire grimper les prix, « coco, je te fais reluire, mais avant toi, je me suis fait un cador du 7e art, tu vises la dédicace, alors allonge la monnaie, etc… ».

Donc, ce vieux cimetière est mon paradis. Je me sens vivre parmi tous ces morts. Je fais des rêves éveillés. Puis je rentre chez moi, mais je reviens chaque fois avec l'espoir d'un miracle. Lequel ? Sans doute celui de changer de peau. Je pense à ma famille, j'en voudrais une autre. Je pense à mon père. Il est, comme Burton, froid et enterré. Il gît dans un cimetière voisin, mais mon imagination le déterre, le fait voler à travers la nuit jusqu'ici, pour l'allonger dans la tombe de l'acteur. Ces deux squelettes, ces deux visages n'en forment plus qu'un. Je peux piétiner cet hybride, ou lui parler tendrement, le frapper ou le caresser à travers la terre. Les heures passent. La neige couvre la campagne. La nuit brille de mille feux. Je lis Baudelaire et Lautréamont à la lueur des bougies. J'invoque Dieu et le Diable. Je maudis tous les pères d'être si faibles devant la mort, d'abandonner leurs familles, leurs enfants, de disparaître pour toujours dans le néant. Je les pleure, je les emmerde, j'apprends à vivre en orphelin. Le futur m'appartient !

5) Le site internet :
www.rahmyfiction.net





Anne-Sophie Subilia

1) La micro biographie :
Née à Lausanne en 1982, Anne-Sophie Subilia a étudié la littérature française et l'histoire à l'université de Genève. Titulaire d'un diplôme d'enseignante de français langue étrangère, elle a vécu à Berlin et Strasbourg avant de s'expatrier à Montréal. Entre 2009 et 2011, elle y obtient un diplôme en gestion d'organismes culturels et sera responsable adjointe d'un festival de films dédié à des enjeux socio-économiques. De retour en Suisse, elle publie son premier roman, *Jours d'agrumes*. Anne-Sophie Subilia est actuellement étudiante en master de Contemporary Arts Practice au sein de la Haute école des arts de Berne, et membre de l'AJAR (Association de jeunes auteurs romands).
(source culturactif.ch)

2) La note de lecture du RDR :
Jours d'agrumes, Editions de L'aire

Jours d'agrumes est une immersion dans l'univers bruyant, rude et rôdé du marché Jean-Talon, l'un des plus anciens marchés publics de Montréal. Sur les talons de Franca, une jeune Italo-Suisse qui a tourné le dos à l'Europe, ses études et ses souvenirs. Quitter le vieux continent est pour elle un geste de survie, un arrachement à l'insipidité morbide des jours endeuillés auquel les étalages de fruits et légumes, leurs couleurs et leurs textures offrent un contrepoint salvateur. Franca s'absorbe et s'épuise dans les tâches en chaîne, tout en apprivoisant les lieux et les visages de son exil volontaire. À la rudesse des gestes et des codes qu'elle doit intégrer sur le tas – tri des légumes, achalandage, fonctionnement du tiroir-caisse ancestral et capricieux, mais surtout compréhension de la hiérarchie qui régit la petite entreprise familiale – correspond la poésie franche et chaleureuse du verbe québécois. Dans ce contexte exigeant mais sincère, elle réapprend à vivre, à côtoyer ses semblables, à s'aventurer, à savourer… L'expérience du déclassement, de la solitude et de l'altérité, de concert avec celle de la crasse et d'une forme de vulgarité, s'avère révélatrice de la beauté inattendue, secrète et envoûtante, que recèle un fruit trop mûr, ou un être abîmé.
Aurélia Despont

3) L'article du *Temps* :

Anne-Sophie Subilia, le goût des fruits

« Un beau soir je suis parti en quête d'un petit fruit vert et mal mûr qui était moi-même. » Cette très belle épigraphe est de Maurice Chappaz. Elle ouvre le premier roman d'Anne-Sophie Subilia, *Jours d'agrumes*. La phrase porte tout un programme que l'on retrouve à chaque pas du livre. D'abord parce que le livre est comme un fruit neuf, tout vert et très joliment emballé, ce qui indique la collection toute neuve où les Editions de l'Aire l'ont fait naître.
Anne-Sophie Subilia y parle ensuite de fruits, agrumes et autres végétaux avec gourmandise. Son héroïne, une « Italo-Suisse », la jeune Fanca, débarque à Montréal pour tenter de rassembler sa vie en morceaux. Chagrin d'amour, une dépression peut-être, et soudain, études, famille, tout est par-dessus les moulins, et la voilà toute seule, flanquée de sympathiques et jeunes colocataires, et bientôt d'un prétendant à l'autre bout du monde.

Mais il faut bien gagner de quoi payer le loyer. Franca se retrouve donc à apprendre un dur métier : vendeuse au marché Jean-Talon, grand marché couvert, l'un des plus gros d'Amérique du Nord, connu notamment pour ses fruits et légumes. Des denrées qui, malgré leur placidité toute végétale, ne s'avèrent pas si faciles que ça à apprivoiser. C'est que c'est vivant, les fruits et légumes, raconte Anne-Sophie Subilia : ça dégringole, ça se pâme, ça passe et ça pourrit. Et aller donc les vendre s'ils ne font pas bonne figure ! « Franca balaie et nettoie les moisissures, elle décore l'étal de guirlandes d'échalotes. Elle arrose la verdure jusqu'à ce que chaque laitue se pare de perles d'eau et de vitalité. »
C'est dans les étals du marché Jean-Talon que se déploie la langue d'Anne-Sophie Subilia. Avec un plaisir visible, avec jubilation même, elle se gorge de mots comme on le ferait de fruits bien mûris au soleil. Ses phrases éclatent de couleurs, explosent de textures, d'odeurs, de sensations. « L'enfant se saisit du fruit comme d'une balle et plaque sa bouche dessus. Il lampe tout à la fois la pulpe et la peau rêche, fonçant au fruit comme on va au mamelon. L'acte est décisif et vorace, il bouleverse Franca. » Autour de Franca, le parler québécois fuse. Mais Anne-Sophie Subilia, si elle en use, n'en abuse pas, lui empruntant surtout sa verve.

Ce jour d'essai frémit d'apprentissages divers. Un commis sur le plancher, ça court, ça déplace des cartons, ça garnit les étals, ça balaie. Franca découvre les shows d'asperges, les lits de papayes, le tri des fèves... Elle talonne sa patronne en mémorisant ce qu'elle peut des instructions, gestes, noms et trucs de métier lancés comme des flèches par-dessus les clients. Elle se dépêche de capturer ce territoire inédit, retenant avec ses yeux, avec son corps. Tout, elle aurait voulu tout retenir avant la nuit : le coq, l'enfance gloutonne, les petits doigts ravis, la pulpe d'une mangue coincée dans une moustache, ce rythme étrange, neuf et battant.
Eléonore Sulser



Anne-Sophie Subilia à 17 ans

4) La nouvelle inédite :
Mes 17 ans ? Le Cap Horn. J'entrais en Terre de Feu – une zone sans retour. La rive où je me trouvais, d'apparence tranquille, se mit à imploser et voler en cendres ou fumée. Rien n'aurait pu arrêter le brasier. Il abritait en son centre une question fragile et dévorante : qui suis-je ? À dix-sept ans (et avant et après), j'ai tenu un journal ou plutôt des bouts de papier. Ils apaisaient ma phobie de la perte de mémoire, consignaient les trop-pleins, les obsessions, me servaient d'oreilles, de troisième œil, de compagnons. En voici quelques fragments, notés durant les mois qui ont parsemé ce « territoire » des 17 ans.

(titre)
D'une rive à d'autres

(texte)
1999 [sans date]
Le cours s'écoule comme le torrent dans son lit. J'ai déjà quitté les eaux denses. Rive lointaine, inexplorée, inconnue, où je pars me perdre. Vais-je tenir ?

7 septembre 1999
Nuage, que dis-tu ? Que c'est bon de se poser sur l'herbe, sentir le vent, respirer jusqu'au bout de soi-même. Que dis-tu d'autre ? Que j'ai le temps. De voir venir les choses. D'apprendre des choses. Quoi encore ? Que je ne dois pas oublier de jouir. Oh ! Des bruits ! Des petits bruits de timbales qui se cachent dans les fleurs de trèfles ! Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Je resterais ici des heures, à perdre la notion du temps, à m'engouffrer dans l'univers de la beauté. Le soleil me traverse dans les yeux. J'aimerais qu'il ne fasse pas que passer. Qu'il reste en moi.

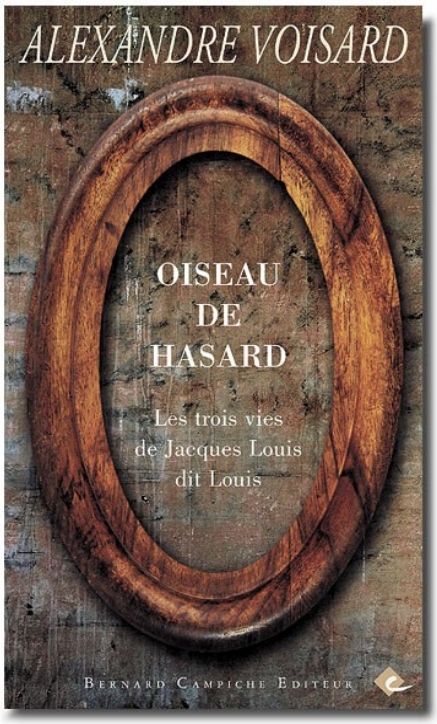
19 septembre 1999
Place pavée en plein cœur de Bienne. Avec M., une cigarette, un thé, du papier. Des sons nous entourent, des voix plutôt douces. Je n'appartiens à aucun monde. Le froid me glace la main et l'avant-bras. Je porte un gros pull gris. On est parties au hasard. Fuir, mais ça, un petit peu seulement. Comment fuir un boulet attaché au pied ou au cœur ? On a enfin le temps. Je n'ai plus besoin de lui courir après, il est là. Mais pas de répit : tout bouillonne. Toujours ces questions, ces visions. Pourquoi suis-je là ?

24 septembre 1999
Colline de Pâques, encore toi, belle. Dans ton antre, j'infiltre mes soucis, je te sens pleine d'énergie et de force. Tout se repose, tout a besoin de ce repos. Je dois me reposer, faire le point dans ma vie. Je hais cette phrase qui ne veut rien dire. Ici, tout murmure, bouge, bourgeonne, danse, s'éveille, tout s'enflamme, court, s'échappe, tâtonne, fuit, galope loin puis s'arrête, respire, rit, crie, s'étouffe, s'évapore…

Istanbul, 15 février 2000
La main de cette femme, près du poêle. Elle cuisait sa pâte dans le soleil de février. Elle a tenu mes mains, les a serrées dans les siennes et nos regards se sont croisés. Le bonheur est monté d'un coup. À côté d'elle, une autre femme en tailleur aussi. Sa main brun-rouge, j'aurais aimé la photographier. Les stries ou lignes de vie se démarquaient du reste. Cette main turque inconnue qu'on voudrait garder serrée.
La ville grouille et bouillonne dans ses ruelles sales, mal éclairées, où on parle, bouge, mange et crie les marchandises des étals avec une telle conviction qu'intérieurement je les admire. C'est un monde dont je ne suis pas. Je ne fais qu'observer, et ça me désole. À quoi est-ce que j'appartiens ? Je repars, je quitte ce territoire foulé l'espace de cinq jours. Je reprends un avion qui me ramène à ce que je connais ; je retourne vers ceux qui m'attendent. Mais me comprennent-ils ? Je n'ai pas de repères en moi, et c'est ça qui bousille tout. Si au moins ma colonne vertébrale était assez solide, je pourrais me laisser bercer dans les tourmentes du monde, voguer partout et peut-être m'y sentir quelqu'un.



© Photographie Philippe Pache



Alexandre Voisard

1) la micro biographie

Après une enfance tumultueuse et des études inachevées au lycée de Porrentruy, il mène une vie de bohème à Genève où il fait l'apprentissage de la scène. De retour dans le Jura, Alexandre Voisard y publie ses premiers livres : *Écrit sur un mur* et *Vert Paradis.* Après avoir été employé dans les bureaux de différentes entreprises, il établit sa propre librairie à Porrentruy tout en poursuivant son œuvre littéraire.

Membre du Rassemblement jurassien depuis 1947, Alexandre Voisard s'engage activement dans la Question jurassienne et milite en faveur de l'indépendance du Jura. Son poème *Liberté à l'Aube* est déclamé par la foule lors de la création du Canton du Jura en 1978.

Il est considéré, avec Jean Cuttat comme le poète du mouvement autonomiste jurassien. Promu en 1979 premier délégué aux affaires culturelles du nouveau canton, il prend également une part importante à l'animation et à la promotion des lettres et des arts en Suisse, en particulier par son action au sein de Pro Helvetia, dont il est membre du conseil de fondation entre 1982 et 1993. Poète et écrivain reconnu dans toute la francophonie, il continue à publier ses recueils poétiques.

Il est élu député socialiste au Parlement jurassien de 1979 à 1983. L'un de ses nombreux récits, *l'Année des treize lunes*, fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Bertrand Theubet qui en tire le film intitulé *Le Cri du Lézard*, sorti à l'écran en 1988.

En 1990, il est élu membre de l'Académie Mallarmé à Paris. En 1997, il est nommé à l'Académie européenne de poésie.

Un film biographique *Alexandre Voisard, Poète - Plan-fixe* est réalisé en 2000 par l'Association Films Plans-fixes à Lausanne.

À sa retraite, Alexandre Voisard se retire en France voisine, pays de son épouse, où son inspiration reste très vivace.

(source Wikipédia)

2) La note de lecture du RDR
Oiseau de hasard, Bernard Campiche Editeur

Le poète jurassien s'intéresse ici à son grand-père Louis, intrigué par son absence sur les portraits de famille du salon et banni de l'arbre généalogique.
C'est que, cet oiseau de hasard, ce drille de piètre mémoire, ce bougre d'individu est un loustic insaisissable ; buveur, fainéant, méprisable, culpabilisé par la mort de sa jeune femme Marie suite à une dispute, être sans foi ni loi, vivant tant bien que mal dans une époque rude et misérable faite de chômage et de privations.
Voisard, avec sa verve habituelle et son grand talent, rassemble les maigres pièces du puzzle de ce grand-père maudit pour reconstituer une vie imaginaire dans le Jura du XIXème siècle, il retrouve son carnet militaire jauni attestant son adhésion à la Légion étrangère, une photo de Louis en membre de la fanfare. Il le sort de la nuit et lui redonne une mémoire.
Monique Girardin

3) L'article de *La Liberté* :
Un petit-fils recrée son grand-père

Un soir de plus où Louis rentre ivre à la maison, une violente dispute éclate avec sa jeune femme, Marie, enceinte de leur premier enfant. Hors de lui, voulant une bonne fois pour toutes faire taire ces reproches, Louis pousse sa femme dans l'escalier. Horrifiante, cette chute non seulement fracasse plusieurs rêves de bonheur, mais elle conduit aussi au bannissement, dans la famille, de toute évocation de cet époux criminel.
C'est donc autour de ce lourd silence, de ce vide angoissant à propos de son grand-père Louis que se construit le récit d'Alexandre Voisard. *Oiseau de hasard* entend réparer l'injustice faite à cet ancêtre né en 1867, chassé de la mémoire familiale comme on se hâte de chasser, au matin, les fantômes d'une nuit de cauchemars. Et l'écrivain de se mettre en quête, pour reconstituer avec humilité et compassion la vie de ce Louis joyeux luron un peu roublard, surtout fêtard, qui préfère, à ses responsabilités d'époux et de père de famille, les boulots à la petite semaine, les bamboches et ribouldingues entre copains.
Mais comment habiller de vie ces squelettes de souvenirs, comment leur donner chair ? Avec ces deux maigres documents qui attestent le passage de Louis ici-bas? Pour l'un, une photographie du jeune homme à Porrentruy dans son costume de fanfare, « la trentaine saine et gaillarde », « l'œil clair sous le sourcil bien dessiné »; pour l'autre, un livret militaire « écorné et jauni ». Non, pas de quoi en faire toute une histoire, encore moins un roman… si ce n'était ce sceau, ce sceau de la Légion étrangère. Ah, c'est donc là que s'est noué le drame de Louis : après le terrible accident de Marie, un seul recours possible : la fuite, l'exil, se faire oublier… tenter, aussi, d'oublier. S'arracher à ce Jura apaisant dont il aime les gens et les bêtes, les vallons et les forêts sombres pour essayer, dans cette « terre d'Afrique » brûlante et désolée, de devenir un autre homme.
Quant au reste, à toutes ces zones d'ombre encore à éclairer dans la vie de ce « drille de piètre mémoire », c'est à l'imagination de l'écrivain qu'il convient de les confier. Une imagination féconde de conteur qui va prendre le relais. Dans un langage vif et truculent, sans fioritures ni chichis afin d'exprimer aussi près que possible l'âme humble de ce « loustic insaisissable », c'est elle qui désormais dictera l'histoire. Grâce au talent de prosateur d'Alexandre Voisard, connu avant tout comme poète, voilà la vie de Louis rendue à ses descendants : « On voulait t'oublier, tu ris sous cape, un verre à la main, au hasard des oiseaux. » Une vie où, si rien n'est vrai, tout est pourtant vraisemblable.
Anne Mooser

4) La nouvelle inédite :

(titre)
Rêvant à autre chose

(texte)
Je sortais d'une enfance heureuse, enluminée par l'enseignement buissonnier de mon père, féru de sciences naturelles. Ses « leçons de choses » m'avaient ouvert l'esprit et inoculé la curiosité comme le vice le plus utile à mon épanouissement. Quand, en septembre 1939, la guerre arracha les hommes à leur famille pour les aligner aux frontières en protection contre les prédateurs éventuels, mon cher paternel, casqué, harnaché et armé, rejoignit son unité, qu'il ne quittera plus durant cinq ans. Dès lors, ma pauvre mère, affublée de quatre enfants âgés de deux à dix ans (deux autres s'y ajouteront, au gré des congés militaires du père), peina à mener le troupeau.
De mon côté, je pris beaucoup d'aise dans l'indiscipline et, très solitaire, je lisais des récits de conquêtes qui bientôt évoqueraient de façon précise et poignante les Maquis français et leurs hauts faits de résistance. Rien ne m'arrêterait: à quatorze ans et quelques mois, j'irai y voir avec armes et bagages, à la stupéfaction incrédule de mes proches, et j'en revins à peine repenti, pour la forme, mais toujours hanté de guérilla et de faits d'armes. Je voulais être parmi ceux qui se battent pour leur liberté. En fait, je crois que c'est à cette époque et dans ces circonstances que m'est venu ce besoin, que j'éprouverai durant toute ma vie, de prendre parti. Une incapacité absolue d'indifférence aux événements dont je serais témoin ...

C'est ainsi que se précipita ma déroute scolaire. Alors même que je rêvais à tant d'autres choses, comme la découverte de la Poésie, vécue comme une révélation violente qui, à quinze ans, allait au fond bouleverser mon existence. Entre-temps on m'avait placé en punition dans une ferme en Ajoie, puis en internat aux collèges de Zoug et de Brigue. Après quoi mon père, de retour à la vie civile, s'efforça en vain de me récupérer en me remettant sur « le bon chemin ». A seize ans, j'avais déjà tout un passé et tourné la clef dans la serrure derrière moi. J'étais apte à toutes les échappatoires. On me somma de choisir entre des études enfin prises au sérieux et l'apprentissage d'un métier. Or les études me rebutaient tandis que je ne me sentais aucune aptitude au travail manuel. Surtout, la Poésie m'était apparue une fois pour toutes comme ma nécessaire voie, mon unique salut et ma seule étoile. Au grand désespoir parental, j'étais résolu à me consacrer à la Poésie comme on entre au monastère.

C'est alors que mon père eut l'inspiration de s'adresser à un de mes amis, poète et de dix ans mon aîné, en le priant d'intervenir pour me sauver de mon rêve absurde. Cet ami, à qui j'avais confié quelques-uns de mes premiers (et médiocres) poèmes, entra dans le jeu par une lettre (que j'ai conservée) qui me demandait sur un ton affectueux de ne pas m'obstiner dans mon dessein où ne se lisait que vanité. Comment peux-tu imaginer d'être poète, écrivait-il, c'est-à-dire un homme au-dessus des autres et n'ayant de comptes à rendre à personne hormis à ses propres fantasmes? C'est quand tu seras capable d'assumer le travail et la condition du commun, ajoutait-il en substance, que tu pourras devenir ce Poète que tu sens s'élever en toi. La leçon était dure, mais fraternelle, et au bout du compte consolante. Je ne m'envolerais pas d'emblée vers un destin de créateur, mais je me rendrais à l'humaine et humble condition du travail.

J'avais pile dix-sept ans. Mon père, qui reprenait la main dans cette épreuve, m’encouragea à me présenter à la Poste qui recrutait. Je m'y ennuyai à mourir durant quatre ans, successivement à Porrentruy, Le Locle, Bienne, puis Aarburg, Baden, où je ne brillai ni par mon savoir-faire ni par mon zèle.

La Poésie prendrait patience et mûrirait à son heure. Mais ceci est une autre histoire.

* * *

NB. Cette histoire, qui est rigoureusement la mienne, est contée de manière circonstanciée dans mon autobiographie Le Mot musique (Campiche, 2004). Mais je n'en ai pas d'autre pour faire l'état de mes dix-sept ans.

PS. Comment aurais-je pu parler intelligemment de mes dix-sept ans, âge charnière absolument, sans évoquer plutôt ce qui m'y a conduit que ce qui s'en est suivi?



Alxandre Voisard à 17 ans

ATTENTION : les images et textes contenus dans ce document sont destinés à un usage strictement scolaire.

A vous de jouer :
Maintenant que vous avez aussi 17 ans, n'attendez pas pour vous raconter. Racontez votre propre expérience en 3'000 signes.